

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Une des femmes les plus spirituelles de la cour écrivait à M<sup>me</sup> de Staël :

« Supposons une femme délicieusement aimable, magnifiquement parée, pétrie de grâce; si, avec ces avantages, elle ne sait que bourgeoisement manier l'éventail, elle aura toujours à craindre de se voir l'objet du ridicule. Il y a tant de façons de se servir de ce précieux colifichet, qu'on distingue par un coup d'éventail la princesse, la marquise, la comtesse, de la roturière!... Et puis quelles grâces ne donne pas l'éventail à une dame qui sait le manier à propos? Il serpente, il voltige, il se resserre, il se déploie, il se lève, il s'abaisse selon les circonstances. Oh! je veux bien gager que dans tout l'attirail de la femme la mieux parée, il n'y a point d'ornement dont elle puisse tirer autant de parti que de son éventail! »

Quoiqu'il ne soit plus question de toutes ces finesses aujourd'hui, l'éventail tient une place extrêmement importante dans nos modes; et c'est à ce point qu'une femme tant soit peu élégante doit avoir une collection de ces gentils accessoires, afin de les varier selon sa toilette et les occasions. Du moment qu'une femme aborde un certain rayon d'élégance, elle doit se soumettre à toutes les exigences qui s'y trouvent attachées, et l'obligation de toujours porter son éventail avec soi est en ce sens trop formelle à présent pour qu'on puisse y manquer.

On a, par conséquent, des éventails de tout genre: il en est de fort simples, pour l'ordinaire de la vie; de plus soignés, pour les visites et la promenade; enfin, de très-beaux, pour le soir. Nous pourrions citer telle jeune comtesse qui a reçu, à l'occasion de son mariage, quatorze éventails, dont sept faisaient partie de la corbeille! Ajoutons qu'ils sont tous admirables et de grand prix; la signature des Boucher, des Watteau, des Lebrun, etc., témoigne, pour plusieurs d'entre eux, de l'ancienneté de leur origine, ce

qui en double encore le prix, — le goût du jour étant aux antiquités pour tout ce qui concerne le luxe: dentelles, bijoux, tapisseries, meubles, etc.

Est-ce à dire que, de nos jours, rien de bien ne se produise? Non, certes, et les bijoutiers, pour ne citer que cette branche de l'art industriel, se signalent plus que jamais par leurs ravissantes créations. On n'a que l'embarras du choix parmi leurs

dernières nouveautés: colliers à plusieurs rangs, avec croix Jeannette en argent ciselé, composés de chaînettes à jours, d'un travail merveilleux; châtelaines de même fabrication, avec la plaque et le crochet auquel on suspend le flacon de sels anglais, l'éventail, etc.; ceintures *Jeune d'Arc*, dont les anneaux plats et découpés sont d'une exquise délicatesse.

Depuis que le flacon et le miroir à mains sont devenus des objets de première inutilité, — j'ose m'exprimer ainsi, — les bijoutiers ont voulu les rendre aussi séduisants que possible: les premiers affectent les formes les plus originales et les plus variées, et sont généralement trapus. Les miroirs ont des manches en or très-joliment travaillés et enrichis de pierreries.

Parmi les bijoux de fantaisie, nous pouvons citer les *saphirines* comme étant fort recherchées depuis quelque temps. C'est une pierre limpide, sorte de strass, couleur flamme de punch, dont on fait de délicieuses parures: boutons d'oreille, croix Jeannette, broches, épingles de

coiffure, colliers, bracelets, etc. L'éclat en est fort doux et très-seyant; et puis, ce qui n'est pas à dédaigner, le prix de ces bijoux est comparativement très-minime.

Mais... nous avons beau reculer le moment d'un aveu difficile à faire, il faut tôt ou tard en arriver là: nous y voici... Cet aveu, c'est que la disette est extrême en fait de modes, — vous n'êtes pas sans le savoir, amie lectrice, — et notre courrier de ce jour est là pour le prouver. Nous avons pourtant couru de tous côtés,



P. N° 272. — CHAPEAU DE PLAGÉ.

frappé à toutes les portes, visité toutes les maisons où germent et naissent les nouveautés, nous n'avons rien découvert, et nous sommes piteusement revenue... si nous étions homme, nous dirions : « Gros-Jean comme devant ! » Se peut-il que nous en soyons réduite à nous répéter ? à redire que la tunique juive continue d'être à l'ordre du jour ? — Que les costumes de toile se couvrent de plissés et de bandes brodées ? — Que les toilettes en batiste et linon d'Irlande se garnissent de plissés coupés de valenciennes ? — Qu'on mélange les carreaux avec les rayures et l'uni, en tous sens, en biais et en droit fil ? — Que l'écharpe de dentelle accompagne gracieusement une élégante toilette ? — Que la mantille-dolman, la visite et le paletot *Madame l'Archiduc* sont les vêtements le plus en vogue ? Enfin, faut-il redire encore que les femmes se galonnent sur toutes les coutures, avec les fameux galons de laine, d'or, d'argent et d'acier que nous devons à la mode ?

Non, non, vraiment, nous préférons nous taire que de passer pour une rabâcheuse ! D'ailleurs, voici qu'il nous arrive fort à propos le souvenir d'un charmant vêtement dont nous ne croyons pas avoir parlé, car il est encore peu connu. Sa forme est celle d'un paletot par derrière, avec des devants se prolongeant en pans de mantelet ; enfin, sur ceux-ci, de gentilles poches bien garnies. Le modèle que nous avons vu dans ce genre est en sicilienne, entouré de galons d'or et d'argent très étroits et alternés, avec des franges ondulées sur les bords extrêmes.

Voici encore deux combinaisons de costumes qui nous paraissent assez nouvelles :

L'une, en batiste jaune, se compose d'un jupon entouré de volants plissés, dont les ourlets sont doublés de rouge, de façon à lisérer le dessus ; puis d'une tunique duchesse ornée de même, et relevée derrière sous une cascade de petits pouffs, entremêlés de plissés et de nœuds de ruban rouge.

L'autre costume est en toile à petits damiers bleu terne et blanc, coupés en tous sens par des filets roses. Le jupon est garni de plissés ourlés par des bandes bleu uni, et la tunique, en broderie anglaise bleue et blanche, est entourée de plissés semblables à ceux du jupon, lesquels sont à moitié recouverts par une guipure russe brodée de fil rose. Cette dentelle forme, sur le milieu des devants, une coquille entremêlée de nœuds de ruban bleu. Enfin, la tunique est relevée en pouff derrière, où elle reste fixée sous un large nœud de ruban assorti.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 271.

**CHAPEAU DE PLAGE.** — Paillason noir, à bords dentelés, presque entièrement recouvert d'une écharpe en gaze argentée formant pouff et dont le bout flotte derrière. Des roses pâles sont groupées avec grâce, de place en place, au milieu du pouff et dans le bas du chapeau derrière.

G. N° 542.

**TOILETTES DE BAL POUR CASINO.** — 1. Costume en faille blanche. — Jupon à traîne et pli Bulgare. Celui-ci, plat du haut, forme au milieu deux larges bouillons surmontés de volants en blonde blanche. Un plissé de tulle blanc forme la tête du premier volant et orne les côtés du groupe. — Tablier en surah blanc broché, entouré d'un volant de tulle plissé presque recouvert par un volant de blonde, et dont la tête est formée par trois galons d'or posés à plat. Le tablier se ferme derrière sous le quadruple pli. — Cuirasse en faille, lacée derrière et toute rayée de galons d'or ; un plissé de tulle et un volant de blonde encadrent la haut du corsage et le tour des petites manches.

2. Costume de bal d'enfants pour petite fille de cinq à six ans. — Jupon court, en taffetas blanc, terminé par un volant ruche en grenadine blanche. Second jupon en grenadine blanche, brodé de paillettes d'or et gracieusement drapé sur le jupon de taffetas. Deux guirlandes de marguerites des

près et de feuillage traversent en biais le devant, et se fixent dans le bas. — Corsage de taffetas, recouvert de grenadine blanche, formant, devant et derrière, trois plis creux. Des plissés de tulle entourent le haut du corsage ; une guirlande semblable aux précédentes orne en même temps les petites manches.

G. N° 531.

**TOILETTES DE VISITE.** — 1. Costume en taffetas gris. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant de 40 cent., coupé par des groupes de trois froncés et se terminant en haut par une tête ruchée. — Tablier rayé d'entre-deux en gros tulle noir brodé de jais, entouré dans le bas d'une frange grillée à tête brodée de jais. — Corsage cuirasse à col rabattu, garni d'entre-deux perlés, avec ruches intérieures en taffetas comme la robe et nœud à l'ouverture. Les manches, rayées d'entre-deux, sont terminées par un plissé avec nœud assorti. — Lingerie en nansouck plissée. — Chapeau à passe très-relevée devant, garni dessous d'un bandeau en fleurs blanches, et guirlande de mêmes fleurs sur le sommet de la calotte.

2. Costume de demi-deuil en faille noire. — Jupon à traîne et pli Bulgare, entouré devant d'un assez haut coulissé et d'un petit volant. — Tablier très-large et carré, rayé de beaux entre-deux en guipure blanche, entouré de plissés de crêpe lisse noir recouverts d'une guipure assortie. Le tablier est fermé derrière, à moitié seulement de la hauteur, sous une cascade de longues coques de crêpe lisse doublées de soie. — Cuirasse ouverte en châle, entourée dans le haut d'un fichu de guipure blanche fermé par un nœud. Plissés et guipures semblables dans le bas des manches et nœuds de crêpe. — Lingerie plissée en crêpe lisse blanc. — Chapeau de tulle noir. Fond mou et passe brodée de jais. Touffe de plumes blanches avec aile en aigrette. Barbes mentonnières en tulle noir.

#### Description de la planche coloriée n° 1249 C.

**TOILETTES DE VILLES D'EAUX.** — 1. Costume en lainage beige de nuance claire. — Jupon ras-terre, monté à pli Bulgare et plis plats derrière, garni devant d'un volant plissé, haut de 30 cent. et orné d'une tête chicorée en taffetas découpé. Une autre ruche semblable coupe le milieu du jupon. — Nœud de ceinture en ruban bleu flottant derrière. — Corsage à longue basque carrée devant et basque peplum derrière, entourées d'une ruche chicorée. Poches sur les côtés, ornées de même. Parements au bas des manches, avec garniture semblable. Col plissé dans le haut, en taffetas assorti, fermé par un nœud à longs bouts. — Lingerie en toile plate. — Chapeau en paille de fantaisie écrue, à bords dentelés, bordés de soie bouton d'or. Large touffe de fleurs des champs posée sur le sommet derrière, se répandant sur tout le chapeau. Cache-peigne formé d'un fouillis de gaze écrue à bouts flottants. — Ombrelle canne en soie écrue, doublée de bleu. — Gants de Saxe.

2. Costume en taffetas et foulard gris. — Jupon à courte traîne, entouré, à 10 cent. du bord inférieur, d'un volant de 25 cent., orné lui-même d'un plissé en foulard monté avec une tête ; le haut de ce volant a une tête plissée soutenue par un double bouillon coulissé. Tout le jupon derrière est recouvert, en outre, de volants plissés en foulard avec tête et bouillonné. — Tablier long et bien drapé, entouré de plissés semblables, fixé à la ceinture derrière. — Corsage à basques rondes terminées de même ; col montant et nœud de ruban devant ; parements et nœuds au bas des manches. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau en paille de riz blanche, garni dessus d'une couronne de lierre, à traîne flottant derrière. Ruban ponceau autour de la calotte ; larges coques sur le côté supérieur et dans le bas.

3. Baby (garçon) de deux ans. — Costume en bazin blanc. — Pantalon court et large. — Robe anglaise, décolletée, à devant princesse rayé de petits plis et d'entre-deux en broderie anglaise très claire, dos plat et long, et jupon à plis plats. Le haut du corsage et le bas des petites manches sont garnis d'entre-deux et de dentelle. — Large ceinture en surah cerise, nouée derrière, à bouts flottants. — Chapeau *matelot* en paille anglaise, bordé et entouré de ruban ponceau. — Bottines et guêtres blanches.

#### Description de la planche coloriée n° 1250 D.

Substituée à la planche n° 1249 C. pour celles de nos abonnés qui en ont fait la demande.

1. Chapeau de paille noire, à passe cabossée, et fond mou en surah noir. — La passe, baissée au milieu devant, est bordée et doublée de soie noire, puis garnie dessous, tout autour, d'une ruche en tulle et blonde. Groupe de roses variées, avec feuillage, sur le sommet de la calotte ; guirlande de mêmes fleurs tout autour, se mélangeant derrière avec la cascade de nœuds en surah, laquelle complète le tout.

2. Col montant, rabattu et ruché, en foulard bleu doublé de foulard

blanc, entouré de piqûres noires. Ruche intérieure en dentelle blanche et nœud pour terminer.

3. Col-fichu en soie matelassée à carreaux de deux teintes lilas, bordé et garni de lilas uni, avec double nœud à bouts flottants. Ruche de tulle ou crêpe lisse blanc à l'intérieur.

4. Chapeau de voyage rond, en paille noire. Calotte haute et ronde; bords relevés tout autour, particulièrement sur les côtés. Ceux-ci sont garnis, à cheval, d'un velours noir. Écharpe en gaze blanche, drapée autour de la calotte et formant derrière un gracieux fouillis d'où sort un oiseau à plumage vert, aux ailes déployées.

5. Chapeau de paille marron, à passe inclinée vers le front et relevée derrière. Écharpe de gaze bleu ciel, drapée à la bordelaise et formant un bouillonné derrière où elle se termine en long bout flottant. Nichée d'oiseaux des îles sur la passe relevée.

6. Col rabattu, en batiste et dentelle, uni derrière, plissé sur les côtés devant où il se termine par une barbe assortie que fixe un nœud de ruban.

Description de la figurine coloriée L. n° 43.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE BAL. — Costume en faille vert lumière. — Jupou uni, à traine, en grenadine blanche bouillonnée et coupée en travers par des guirlandes de feuillage brun et de roses variées. — Tunique en faille semblable, formant un tablier arrondi et un pouff derrière. Une guipure blanche entoure le tablier. Le pouff est soutenu par une guirlande pareille aux autres, qui s'échappe d'un groupe de roses placé sur le côté. — Cuirasse en faille, garnie de guipure blanche; draperie de grenadine blanche dans le haut autour des épaules, et bouquet de roses sur le côté. — Fleurs semblables et plumes roses dans les cheveux.

ÉCHOS DE LA MODE

Les Anglais sont connus pour leurs raffinements, — souvent très-inutiles et encombrants, — en ce qui concerne le service de table.

Ce sont eux qui ont mis à la mode de changer non-seulement de couvert, mais encore de serviette à chaque plat. Ils viennent d'inventer une nouvelle manière de présenter aux convives le menu du dîner: ils ont imaginé de suspendre la liste, sur vélin, des mets les plus recherchés, au cou de petites statuette placées devant chaque convive; mais ce qui est d'un goût douteux, c'est que ces statuette offrent la reproduction très-exacte d'êtres infirmes, pauvres, abjects, déguenillés.

Si c'est par amour du contraste violent, c'est bien trouvé, car ces figurines choquent vivement, au milieu du luxe de table féérique des grandes maisons anglaises.

Quelques personnes délicates et sensibles en ont subitement perdu l'appétit.



Quelque chose d'excentrique encore, mais de joli pourtant, c'est la table-prairie: les plats émergent d'un fin gazon parsemé de pâquerettes; cela, au moins, est très-gai.

Une autre innovation, et très-gracieuse, c'est l'immense bouquet placé devant chaque convive féminin pour contenir sa serviette.

Tout cela n'atteint pas encore les excentricités de même genre, tant raillées au dernier siècle par Walpole, et notamment ce plat du milieu, construit par un habile « architecte » de desserts, qui représentait des dieux et des déesses en sucre rose, hauts de dix-huit pieds. Malheureusement, il se trouva que l'amphytrion du dîner dans lequel cette pièce devait figurer n'avait pas le sentiment de l'art, et il refusa d'enlever le plafond de la salle du festin pour donner place à la colossale machine.

Restons à table et continuons à nous instruire. Cette fois, ce sont les Américains qui nous enseignent à manger une orange avec élégance.

L'orange doit être tenue, de la main gauche, sur une toute petite et fort jolie serviette frangée, servant exclusivement à cet usage. Avec le couteau à manche de nacre dont on a armé sa main droite, on pratique une incision dans l'orange à l'endroit où s'attachait la tige, et l'on atteint ainsi le cœur du fruit, qui doit être entièrement rejeté, en offrant un assez large orifice pour permettre d'introduire une petite cuiller en or. C'est avec cette cuiller qu'on retire la chair savoureuse et juteuse de l'orange, qui est ainsi tenue et mangée dans sa propre écorce.

L'élégance et l'habileté avec lesquelles on opère sont considérées comme signe de bonne éducation.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

Voulez-vous savoir de quoi l'on a parlé, toute une semaine, à Paris?

D'abord de la prochaine arrivée du duc de Coimbre, frère du roi de Portugal, qui voyage pour cause matrimoniale, et du départ, non moins prochain, de M. Thiers pour la Suisse, où il se rencontrera avec le prince Gortschakoff, qui fait à Ouchy la cure des raisins; du mariage de Mlle de Brigode, fille de la baronne de Poilly, avec le marquis de Caumont-Laforce; de l'audition de l'opéra de Dimitri, la partition nouvelle de M. Victorin Joncières, interrompue par suite d'une attaque de nerfs de Mlle Daram; et de l'acquisition de la villa Demidoff, à Deauville, par le baron de Soubeyran.

On a parlé encore des vacances de l'Assemblée nationale, du Congrès géographique, du chalet de bain construit à Fécamp pour l'impératrice d'Autriche, et qui fait rêver toutes les baigneuses de la côte normande.

On sait que le suprême de la mode, cette année, aux bains de mer, est pour les baigneuses de posséder une cabine leur appartenant en propre et spécialement aménagée pour elles. Quelques femmes de haute élégance ont imaginé de se faire construire des cabines qui se démontent comme par enchantement et qui s'emballent dans des caisses ad hoc. A son nécessaire de toilette, on joindra désormais dans ses colis sa cabine de bains. Le progrès dans le confortable n'a plus de limites.

Des cabinets de toilette ambulants, construits en bois verni, portent au fronton le chiffre de leur destinataire. A l'intérieur, ils sont capitonnés de cuir ou tendus de toile, de nattes, et leur plancher « caoutchouké » est recouvert de paillasons de l'Inde, doux et lisses aux pieds. Mille détails d'aménagement intérieur, plus ingénieux les uns que les autres, complètent ces boudoirs de bain et ajoutent à leur attrait autant qu'à leur commodité.

La duchesse d'Edimbourg, pour prendre les bains de mer à Livadia, s'est fait construire une de ces cabines, qui peut passer pour une véritable merveille. Elle est en bois verni blanc et toute doublée et meublée de cuir blanc à l'intérieur. Une toilette, des glaces, et jusqu'à une sorte de calorifère permettant, au sortir du bain, de trouver une température qui réchauffe les membres engourdis, en font un dressing-room aussi parfait qu'on peut le souhaiter.

Le chalet de bain de l'impératrice d'Autriche est la réalisation même de cet idéal.

La mode a dû attendre les courses de Deauville — et par dessus tout le retour du beau temps — pour faire ses grandes manifestations d'élégance sur la plage. Jusqu'ici les cotillons ont

pris forcément des allures modestes et les manteaux imperméables ont surtout régné sur les épaules féminines. Mais vienne le soleil pour de bon, et les jupes feront leur sortie tous retroussés dehors.

La mer serait le spectacle idéal pour cette saison, sans le bain dont elle est le prétexte. Savez-vous, en effet, une vue plus lamentable que celle d'une plage à l'heure du bain ?

Nous ne parlons pas de ces malheureux enfants qu'on précipite à la mer, sur l'ordre maternel, malgré leurs grincements de dents, et qu'on retire bleuis et transis à faire peur; mais les femmes elles-mêmes, — fût-ce les plus charmantes, — quelle image offrent-elles sous le costume de laine et le bonnet de toile cirée, qui composent l'uniforme obligé des naïades de l'onde amère ?

Et ces messieurs !... Passe encore dans le huis-clos des bains à fond de bois qui bordent la Seine; mais en plein air, sous le simple appareil d'Adam du dix-neuvième siècle, chassés de leurs jaquettes et de leurs pantalons, quel spectacle !

Ah ! la santé a des moyens hygiéniques parfois bien terribles, et parmi eux on peut placer au premier rang le bain de mer.

Les vacances parlementaires ont amené la clôture d'un spectacle très-curieux. Il s'agit d'un spectacle ambulante dont le théâtre est l'omnibus de la place du Havre. A l'heure du retour de la séance de Versailles, cet omnibus est rempli chaque jour par une fournée de députés, qui se répandent de là dans les divers quartiers de Paris. Sur ce nouveau terrain, les discussions politiques se continuent, au grand ébahissement du conducteur et à la jubilation des parfaits badauds qui se fauillent dans le véhicule.

On ne dit pas qu'il ait encore pris fantaisie à aucun de ces messieurs d'imiter l'exemple de M. de Ladoucette, qui montait quelquefois dans l'omnibus du Luxembourg en sortant du Sénat, par joyeux passe-temps, payait au conducteur avec un large pourboire toutes les places de la voiture, et jouissait de l'étonnement des figures des nouveaux venus, qui ne savaient en l'honneur de que saint ils voyageaient gratis.

Paris est, depuis quelques semaines, la proie d'une invasion d'étrangères aux allures les plus originales, aux discours les plus imprévus. Il en vient du Nord, il en vient d'Orient, et c'est un brouhaha d'idées, une incohérence d'actions et un mépris des règles reçues, dont est déconcerté tout ce qui reste du vrai monde dans la capitale. On se demande à chaque instant si on a affaire à des folles, à des aventurières ou à des voyageuses parées de faux noms. Il n'en est rien pourtant : ce sont des princesses ou des marquises très authentiques et dûment contrôlées, — au moins par l'opinion.

Ces dames, en attendant qu'elles s'éparpillent aux bains de mer de la côte normande ou du golfe de Gascogne, jettent par la fenêtre tout l'argent qu'elles ont ou qu'elles auront. Elles s'invitent à dîner chez les gens, invitent à leur tour et ne se trouvent pas chez elles, entrent avec fracas au théâtre, parient haut à l'Opéra, vont souper avec des attachés d'ambassade et n'ont guère d'excuse pour tout cela aux yeux de la galerie, car elles ont pu être jeunes, mais n'ont jamais été jolies.

Le beau monde — sérieux, celui-là — se dispose à se montrer d'une circonspection extrême pour les bals et les réunions à organiser dans les *watering-places*, pensant que ces noms étrangement portés ne suffisent pas à ouvrir toutes les portes, fût-ce celles d'une villa provisoire.

Bon nombre d'étrangères de véritable distinction, non pas seulement comme naissance, mais comme tenue, et depuis longtemps fixées en France, où elles sont estimées et recherchées, se montrent extrêmement embarrassées de ces excentriques arrivantes, qui d'abord les somment de les présenter, mais qui finissent par se présenter elles-mêmes.

Si la comédie que prépare pour le Gymnase M. Alexandre Du-

mas, et qu'il intitule : *L'Étrangère*, manque de personnages épiques, l'invasion en question pourra lui en fournir de très-curieux et de très-originaux.

A propos de choses de l'étranger, le nom du marquis Campana, qui eut naguère un si grand retentissement et est lié à toute une collection de notre musée national, va de nouveau résonner dans le monde des collectionneurs.

On annonce la vente de toute la partie de sa collection qui restait encore dans l'hôtel du Mont-de-Piété de Rome. On sait que le marquis fut directeur de ce Mont-de-Piété, et qu'accusé d'avoir abusé des caisses confiées à sa garde au profit de son ardeur d'antiquaire, il fut arrêté. Sa captivité comme prévenu fut adoucie par l'hospitalité du cardinal Tosti, son ami, directeur de la prison San-Michele.

Condamné à vingt ans de travaux forcés, le marquis vit aussitôt sa peine commuée en réclusion; puis, après quelques mois de captivité, il lui fut permis de sortir de sa prison et ordonné de quitter le pays. Il passa alors dans l'État de Naples.

La nouvelle collection mise en vente ne comprend pas moins de 1,244 numéros, et l'estimation des experts en fixe la valeur à près d'un million.

P. DE LUCENAY.

## VINGT ANS APRÈS

L'histoire de la duchesse de X... pourrait servir d'épilogue à la fameuse pièce de M. Alexandre Dumas, la *Princesse Georges*. On l'intitulerait : *Vingt ans après, ou la suite d'un coup de pistolet*.

Il y a une vingtaine d'années, en effet, Flore N... épousait, dans les mêmes conditions que Sésérine de Périgny, le duc de X... Orpheline, à la tête d'une fortune de 12 millions, amassée sous l'Empire par son père, fournisseur des armées de Napoléon 1<sup>er</sup>, on l'avait mariée dans le couvent même où elle avait été élevée.

Le duc, lui, à l'époque de son mariage, n'avait pas encore tiré à la conscription. Frais émancipé du collège, ne demandant qu'à jouir le mieux du monde de ses dix-neuf ans, il s'était laissé conduire à l'autel un beau matin, — sans s'inquiéter du lendemain.

Porteur d'un des plus beaux noms de France, appartenant à une famille dont on disait au moyen-âge les *bons barons*, et qui compte quatre chevaliers de la Toison-d'Or parmi ses illustrations, il pensait, avec sa devise, qu'en lui faisant trouver une femme agréable et de nombreux millions, Dieu aidait au premier chrétien et qu'il y aurait péché à se dérober à cette aubaine.

Vous voyez d'ici le ménage : elle ne connaissant la vie et le monde qu'à travers les préjugés et les exagérations du couvent, lui ne voyant les hommes et les choses que par leur riant côté et très-décidé à faire mentir la légende de sa famille : plus de deuil que de joie.

Vint l'épisode de Mme de Terremonde.

Comme la princesse Georges, la duchesse de X... en ressentit une déception d'autant plus vive, que ses illusions étaient montées plus haut. Elle ne sut pas se rendre maîtresse de la situation et prononcer le mot qui devait la sauver. Elle s'affola, fit tapage, et bref, dit-on, une nuit qu'il rentrait du cercle, tira sur son mari un coup de pistolet qui, heureusement, ne l'atteignit que dans la personne d'un de ses ancêtres, peint en pied dans son salon.

Contrairement à M. Dumas, qui a écrit que ni Hermione, ni Roxane ne se retrouvent dans notre société chrétienne, et qui croit au pardon « fatal » de la princesse Georges, la duchesse de X... prouva qu'un cœur de femme « et de femme de vingt ans » persiste dans son égarement, quand une fois la passion vengeresse s'en est emparée.

Le duc sut rester grand seigneur, tel que Dieu l'avait fait. Il étouffa le scandale autant qu'il put, et laissa sa femme libre.

Les premières folies mènent à d'autres. La duchesse de X... ne le montra que trop. Les quatre cents ans de roture prouvés de son acte de naissance ne lui avaient livré l'entrée du monde aristocratique de Paris qu'appuyée sur le bras de son mari. S'y présentant seule, elle vit les portes se refermer petit à petit à son approche.

Elle partit pour l'étranger. Rome, Florence, Vienne, la virent tour à tour battre relations sur le grand nom qu'elle portait. Elle menait, d'ailleurs, un train princier, jetant l'argent à pleines mains, donnant des fêtes sans pareilles, et nourrissant toute une escorte de ces parasites à étiquettes plus ou moins exotiques, toujours à la piste des grandes fortunes déclassées.

Paris l'oubliait, quand son nom se trouva indirectement mêlé à une histoire de bonbons, qui eut alors un retentissement énorme, et dont la justice se mêla.

Sa personnalité dégagée dans cette affaire, elle partit pour Londres. Dans ce pays de l'excentricité, elle sut trouver encore à innover. Ses attelages de chevaux, grands comme des chiens, ses toilettes, les arrangements de sa vie intérieure, défrayèrent la chronique de Piccadilly.

Un jour, on la vit paraître à Hyde-Park, ayant, gravement assis dans sa calèche, en face d'elle, un ours bien léché, qu'elle tenait en main par une chaîne d'or. Vous jugez de la pamoison des promeneuses et de la colère des promeneurs ! La duchesse dut rentrer à son hôtel escortée de deux policemen.

Elle était ravie. Son ours avait été pour elle le chien d'Alcibiade.

Selon son habitude, elle avait quitté Londres tout d'un coup et l'on ne savait ce qu'elle était devenue, quand les journaux annoncèrent qu'elle avait été victime en Allemagne d'une sorte de guet-à-pens pour lui faire acheter des diamants, de la part d'un marchand trop imbu de l'histoire du collier de la reine.

Remise de cette émotion, à présent on la dit partagée entre l'idée d'une retraite au couvent et une campagne en Russie. Quoi qu'il en soit, la moralité de cette histoire, c'est que les princesses Georges, du monde réel, feront bien de méditer sur la portée d'un coup de pistolet ; presque toujours, c'est entre leurs mains qu'éclatent les armes dont elles se servent.

L'idée de la revanche doit être bannie dans les guerres de ménages.

BACHAUMONT.

## LA SAISON A LONDRES

La saison de Londres est arrivée à sa fin. Les fêtes offertes par le lord-maire au préfet de la Seine, au préfet de police et à toutes les municipalités étrangères, en ont formé le couronnement. Il y a eu banquet à Guildhall, grand bal le lendemain, concert à Alexandra-Palace au bénéfice des inondés français, et enfin cérémonie religieuse à Saint-Paul.

Tous ceux qui reviennent des bords de la Tamise s'accordent à reconnaître que la saison de Londres a été, cette année, exceptionnellement brillante et animée. Jamais le mouvement mondain n'avait été si accentué et le déploiement des élégances si général.

La grande vogue dans la toilette des femmes a été pour cette saison, à Londres, dans la garniture des fleurs naturelles. Rien de plus charmant qu'une parure de fleurs « pour de vrai » ; malheureusement aussi, rien de plus fragile. A peine au contact de la chaleur d'un salon, les fleurs se fanent et prennent un air piteux qui sent l'infusion. De là, l'emploi des guirlandes artificielles, toujours fraîches et pimpantes.

Un chimiste anglais a résolu le problème de garder aux fleurs

naturelles toute leur fraîcheur dans l'atmosphère d'un bal, et c'est son invention qui a déterminé la vogue dont je parlais tout à l'heure pour les parures fleuries. Il a composé une essence dont il suffit de jeter quelques gouttes sur des fleurs ou des feuilles pour leur conserver leur éclat pendant toute la durée d'une soirée.

Vous vous expliquez la sensation de cette découverte. Grâce à elle, je ne doute pas que les garnitures de fleurs naturelles n'aient autant de succès en France qu'au delà du détroit.

La saison théâtrale a brillé à Londres d'un éclat splendide. L'Opéra a offert un véritable congrès de rois et de reines du chant. Il y a quelques jours, le prince et la princesse de Galles ont reçu à dîner Mme Nilsson et M. Faure, qui est parti pour Etretat, d'où il se rendra à Luxeuil.

Peu de princes en Europe, à l'exception peut-être des membres de la famille d'Orléans, ont un goût aussi vif pour le théâtre et tout ce qui s'y rapporte, que le prince et la princesse de Galles. Chaque soir, à Londres, ils se rendent à quelque spectacle, tantôt ensemble, tantôt chacun de leur côté. Il est des pièces que la princesse a vues jusqu'à dix fois, et je parle non d'œuvres classiques ni d'opéras, mais de vaudevilles, de drames, où la littérature ne tient qu'une place très-relative.

Quand Déjazet émigra avec sa troupe à Londres pendant la guerre, la princesse pour faire prendre son théâtre s'y rendit quatre fois dans la même semaine. Elle a d'abord une vive admiration pour le talent de l'*old lady*, — comme l'appellent les Anglais, — et *Monsieur Garat* occupe une case d'honneur dans la collection de portraits et d'autographes d'artistes célèbres, formée par la princesse héritière.

Cette collection, qui s'étend chaque jour et mêle les artistes anciens aux artistes contemporains, est une des choses les plus curieuses et les plus intéressantes qui se puissent voir. Elle forme un véritable monument élevé à l'art théâtral.

Le prince de Galles, lui, honore les artistes d'une façon toute britannique en les nourrissant le plus généreusement qu'il peut. C'est au Strand que se trouve son théâtre favori. Il y passe la plus grande partie de la soirée au foyer des artistes, fumant un cigare avec son frère Alfred, le duc de Cambridge, — grand amateur de théâtre, lui aussi, — et leur distribuant, comme gages de satisfaction, des paniers de raisins et de fruits de toute sorte. Le lendemain d'une représentation honorée de la présence de Son Altesse royale, il n'est pas étonnant de voir arriver au théâtre une charge de victuailles à l'adresse de la troupe. C'est un souvenir du prince pour les comédiens, à la façon de ce qui se passait au temps du chariot de Thespis.

Sir EDWARD.

## LA COUPE (\*)

Dans les verres épais du cabaret brutal  
Le vin bleu coule à flots et sans trêve à la ronde ;  
Dans les calices fins plus rarement abonde  
Un vin dont la clarté soit digne du cristal.

Enfin la coupe d'or, du haut d'un piédestal,  
Attend, vide toujours, bien que large et profonde,  
Un cru dont la noblesse à la sienne réponde :  
On tremble d'en souiller l'ouvrage et le métal.

Plus le vase est grossier de forme et de matière,  
Mieux il trouve à combler sa contenance entière ;  
Aux plus beaux seulement il n'est pas de liqueur.

C'est ainsi : plus on vaut, plus fièrement on aime,  
Et qui rêve pour soi la pureté suprême,  
D'aucun terrestre amour ne daigne emplir son cœur.

SULLY PRUDHOMME.

(\*) *Les Vaines tendresses*. — Paris, 1875. Alphonse Lemerre, éditeur.

PLANCHE G. N° 542. — DESCRIPTION, PAGE 386.



TOILETTES DE BAL POUR CASINO

LE MONITEUR DE LA MODE  
Publié par M. L. LANGE  
Paris, chez M. LANGE, 11, rue de la Harpe  
M. LANGE, 11, rue de la Harpe  
M. LANGE, 11, rue de la Harpe



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Corsettes de M<sup>lle</sup> M<sup>re</sup> Bataillon, Stoffes de M<sup>me</sup> du Paradis des Dames, r. de Rivoli, 3 & 10.

Chapeaux de M<sup>me</sup> Brunhes & Bunt, r. Meyerbeer, 4. Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Eau Figaro P. A. Bonne Nouvelle, 1. Parfums Oriza de L. Legerand, r. St. Honoré, 207.

Sold at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Gombaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.







PLANCHE G. N° 551. — DESCRIPTION, PAGE 386.



TOILETTES DE VISITE

## UN COUPLE AFFREUX

(HISTOIRE DU TEMPS PASSÉ.)

## I

En France, dans le département de ..., au centre des plus beaux quartiers de la ville de ..., rue ..., n° ..., vivait un solitaire, un homme d'un âge fort équivoque; on lui donnait de vingt à cinquante ans. Mais cette particularité seule ne le rendait pas remarquable. Il se nommait Elphège ..., et sa laideur étonnante ne rappelait rien de connu dans le sexe masculin, qui n'est pas beau comme l'autre, son voisin dangereux.

Ce défaut naturel avait de telles proportions qu'il s'était élevé à la hauteur d'un crime contre la société. Quand il trouvait, à force de recherches, un appartement convenable dans une rue honnête, le propriétaire ne tardait pas à lui faire une visite pénible, et lui donnait congé à l'échéance du terme. M. Elphège demandait la raison de ce congé non motivé, le propriétaire levait les yeux aux plafonds, avec un soupir pour toute réponse. M. Elphège insistait; alors le propriétaire bégayait quelques phrases brumeuses, à travers lesquelles on distinguait que les locataires avaient fait des plaintes.

— Quelles plaintes ?

— Ah ! répondait le propriétaire en regardant son miroir ; et il sortait sur ce Ah !

## II

Dans les soirées de la belle saison, le seuil des maisons s'émaille de visages assez laids dans la ville de ..., département de ..., rue ... Eh bien ! lorsque M. Elphège, usant de ses droits de citoyen, essayait de s'encadrer dans sa porte, pour respirer un peu de fraîcheur et de brise française, nécessaire à tous, trésor de tous, les visages voisins se voilaient subitement de leurs portes fermées; on entendait même des bruits de serrures et de clefs, comme si l'on eût craint une invasion de la laideur du malheureux voisin.

Deux incidents achevèrent d'éclairer Elphège sur sa nouvelle position, et beaucoup mieux que n'aurait pu le faire le meilleur des miroirs de Venise et de Paris.

Un jour, le sergent-major de la compagnie de garde nationale lui envoya étourdiment une circulaire de convocation. En 1830, lorsque la milice citoyenne fut organisée dans l'intérêt de l'ordre public, l'état-major, qui n'était pas lui-même très-beau, décréta que M. Elphège serait dispensé du service pour cause de laideur paradoxale.

Cette décision fut soumise au colonel, qui avait un immense nez flottant au hasard sur des constellations antérieures à la vaccine, et ouvrait une formidable parenthèse avec le menton. Ce colonel se fit donner le signalement d'Elphège et le procès-verbal de ses atrocités physiologiques, et fut révolté d'avoir dans sa légion un grenadier sculpté de façon à compromettre l'ordre public, devise de ses drapeaux. Elphège fut donc licencié. Toutefois, avec cette délicatesse dont tout membre de la garde nationale, chef ou soldat, ne doit jamais se départir, on cacha soigneusement au malheureux grenadier la cause de sa disgrâce et on la colora même d'un prétexte ingénieux. Le brevet de congé définitif portait que M. Elphège était dispensé du service, attendu sa position intéressante d'orphelin.

A dire vrai, Elphège n'était rien moins qu'orphelin; il était doué, au contraire, d'un père authentique et d'une mère coquette, âgée de cinquante-deux ans, bien qu'elle contrariât l'acte infailible de l'état-civil en accusant trois lustres de moins.

La jeunesse d'Elphège avait été marquée par un incident assez

rare dans les familles : son père l'avait exilé de la maison pour cause de laideur scandaleuse. Le jeune Elphège s'était retiré dans les montagnes des Vosges, et là vivait avec la mélancoïe du hibou, se nourrissant de fruits sauvages et des larmes versées sur l'injustice de l'auteur de ses jours. A la chute de M. de Villèle, son père l'amnistia et lui donna la banlieue de sa ville natale pour prison, avec cent francs par mois.

En 1830, il lui fut permis de reprendre son rang imprescriptible de citoyen, à condition qu'il n'afficherait jamais le visage de ses parents. De là l'erreur qui fit croire à l'état-major qu'Elphège était orphelin.

## III

Passons au second incident.

Elphège était célibataire, et cela n'étonnait personne. Doué de passions vives et d'une sensibilité exquise, comme tous les gens laids, il avait quelquefois laissé tomber un regard de tendresse sur quelques jolis visages de promenade et, tout à coup dénoncé à des pères irascibles, il lui avait été ordonné, sous peine de duel à mort, d'ensevelir sa tendresse au fond de son cœur et de ne pas l'étaler en public.

Il venait de faire les plus louables efforts pour établir un petit ménage de garçon; mais son édifice domestique s'écroula bientôt à l'intérieur et toujours pour la même cause. Sa cuisinière donna sa démission.

Il réfugia son appétit dans une maison bourgeoise, rue Saint-..., et paya d'avance quinze cachets. La première aurore du bonheur commençait à luire. La table de Mme ... était assez bien servie : *potage, trois plats, etc., etc.*

Les habitués appartenant à diverses administrations et dinaient avec cette verve dévorante, si remarquable chez les hommes qui ne déjeunent pas. Aussi, dans la première semaine, les yeux des convives, plus occupés de leur assiette que de leur voisin, et craignant toujours de perdre un beau morceau, convoité par des appétits insatiables, ne se fixèrent pas sur la laideur monumentale de M. Elphège.

M. Elphège, enhardi par ce premier succès, donna un jour son opinion sur la question d'Orient, alors agitée sur toutes les tables bourgeoises.

— La question d'Orient est toute simple, venait de dire un monsieur qui tranchait des nœuds gordiens avec sa fourchette.

— Je la crois multiple, dit M. Elphège, interrupteur étourdi !

Le préopinant, très-contrarié, arrêta sa fourchette chargée de fricandeau à deux doigts de sa bouche, et regarda son contradicteur. Une douzaine d'autres yeux suivirent la même direction.

Les visages s'assombrirent. Le cliquetis des mâchoires et des porcelaines fut suspendu; la main du découpeur habituel s'arrêta sur un manche orné de papier frisé; un mouvement d'effroi circula sous les serviettes tendues en paravent.... Elphège était perdu sans retour.

Le lendemain, à son arrivée à la pension, Elphège subit une humiliation que le soleil n'avait pas éclairée depuis Catilina. On sait que les sénateurs romains abandonnèrent leurs chaises curules en voyant l'illustre conjuré s'asseoir à côté d'eux. On laissa un mètre de nappe inhabitée à sa droite et à sa gauche, et on lui donna pour vis-à-vis un énorme vase de fleurs artificielles. Elphège attribua cet incident au hasard. Hélas ! le cœur de l'homme est ainsi fait.

A l'expiration des quinze cachets, M. Elphège se pencha gracieusement sur le comptoir de la maîtresse de pension, et, tout en jouant avec le collier de sa serviette, il déposa 22 fr. 50 pour prendre quinze nouveaux cachets. Mme ... détourna les yeux, et, repoussant du doigt les 22 fr. 50, elle dit :

— Je suis bien fâchée, monsieur, mais vous êtes le dernier venu, et il n'y a plus de place à ma table.

— Comment, madame ? dit l'étourdi Elphège ; il y a de la place pour quatre encore à mes côtés, et vis-à-vis un vase de fleurs qui occupe trois couverts.

— Ah ! c'est ainsi ! Il n'y a plus de place, monsieur ! dit la dame, avec un accent plein d'aigreur.

M. Elphège mit sa serviette en rouleau dans le collier, et balbutia timidement cette phrase :

— Je ne crois pas, madame, avoir manqué aux égards... à la bienséance... à...

— Vous n'avez manqué à rien du tout, dit la dame les yeux fermés, je ne dis pas le contraire ; mais c'est égal, vous dinerez ailleurs.

Et elle s'agitait convulsivement sur son trône d'acajou.

— Si involontairement, dit Elphège d'un ton digne, j'ai manqué à quelqu'un, je suis prêt...

— Vous n'avez manqué à personne, dit la dame en voilant ses yeux avec son mouchoir.

— L'autre jour, ajouta Elphège, en discutant sur la question d'Orient, j'aurai peut-être...

— Oh ! monsieur ! cela devient ennuyeux ! dit la dame en se précipitant du haut de son trône : voulez-vous savoir la raison ?

— Oui, madame, dit Elphège avec l'innocente voix, organe d'un cœur pur.

— Eh bien ! la raison, c'est M. l'inspecteur Boisdureau qui l'a dit.

— Et qu'a dit M. l'inspecteur Boisdureau ?

— Il a dit, monsieur, que vous aviez une laideur intolérable, une laideur inhabitable ; voilà !

Elphège fut changé en statue de sel.

Sans doute, il avait eu dans sa vie des moments lucides, dans lesquels il faisait remonter à sa laideur la cause de bien des maux ; mais il s'était persuadé, à l'aide d'un miroir terni, qu'il avait laissé la moitié de sa vie dans les abîmes de son adolescence ; et puis, en avançant en âge, il se sculptait chaque jour, comme à son insu, un visage plus humain. La brutale apostrophe de la maîtresse de la pension bourgeoise le fit retomber dans son néant, face à face avec son incomparable laideur.

Elphège entretenait la pensée de se réfugier aux champs, sous quelque toit modeste, habité par l'innocence et la vertu, conformément aux prospectus publiés par les ariettes des opéras comiques. Il se hasarda un jour à visiter la banlieue et les villages paisibles, endormis au pied de leur clocher noir, sur tous les chemins vicinaux de sa ville natale ; eh bien ! l'infortuné ne trouva que des visages railleurs, secouant de tristes éclats de rire sur le seuil des chaumières. Quant il passait devant un hêtre touffu, le Tityre, couché sous son ombre, le poursuivait horizontalement de cette ironie poignante que les faunes malins ont transmise aux paysans, leurs dignes successeurs. « O ciel ! se disait-il à lui-même en se faisant reculer d'effroi, si je tombs dans quelque guet-apens agreste ! et si on n'avait, parmi ces pasteurs, aucun scrupule d'attenter à mes jours, sous l'odieuse prétexte que je n'appartiens pas à l'humanité ! »

Ce dernier motif le fit rentrer en ville, et il se promit d'ensevelir son existence au sein protecteur d'une cité.

Avec quelle joie il recevait une de ces visites qui lui prouvaient que ses concitoyens lui gardaient encore une place parmi les hommes ! Avec quel enthousiasme il payait les contributions directes, la taxe du personnel, les billets de garnison, les quêtes des orphelins, les souscriptions pour les incendies, ou les statues des grands hommes, coulées en bronze avec des sous-pieds ! Hélas ! ces chances de bonheur étaient trop rares, et, hors de ces occasions tant désirées, il ne voyait que le néant, le désert, l'humiliation désolante.

Forcé de passer toute sa vie avec lui-même, le pauvre Elphège consulta les sages qui ont écrit sur tout et n'ont remédié à rien. Il apprit que l'étude nourrissait l'enfance, amusait l'âge mûr et charmait la vieillesse. Il étudia cette foule de livres ennuyeux dont le genre humain est accablé depuis l'invention de Gutenberg ; et, menacé d'ophtalmie par le rayonnement monotone des lettres de l'alphabet, menacé du spleen-suicide par tous ces contes à dormir debout que les bibliothèques appellent des histoires, il ferma son cabinet d'étude à double tour, comme une nécropole d'écrivains morts.

Au reste, à quoi lui eût servi l'instruction ? L'homme qui ne fait pas métier de sciences ne s'instruit que pour faire parade de son érudition devant les ignorants. Elphège avait perdu tout espoir de se trouver désormais en contact par les livres avec l'oreille d'un auditeur. Il aurait, sans profit aucun, pâli sur les livres, et cette pâleur littéraire ne l'eût pas embelli.

## IV

Elphège, repoussé brutalement par les humains, résolu d'ensevelir son existence dans le grand chaos de maisons, d'hommes et de chevaux qu'on appelle la ville de Paris ; ce vaste dépôt d'infirmités physiques et morales, toutes numérotées sur deux lignes de trottoirs, apparut à Elphège comme un asile de consolation.

Sa médiocre fortune ne lui permettant pas de prendre une chaise de poste, il fut obligé de s'asseoir, avec cinq compagnons hargneux, dans l'intérieur d'une diligence très-paresseuse. Le malheureux enfermé dans le taureau d'airain du tyran Phalaris n'a jamais subi les tortures qu'une diligence réservait à Elphège.

Les cinq voyageurs le forcèrent à se voiler le visage avec un foulard rouge, et ce n'est qu'au moyen de cette mesure outrageante qu'il lui fut permis de continuer sa route jusqu'à la barrière d'Enfer, cinquième-quatrième porte de la capitale des arts et de la civilisation.

Elphège descendit à l'hôtel de la rue Christine, rue Christine, faubourg Saint-Germain. Cet hôtel possède une douzaine d'étages au dessus du niveau de la Seine ; il s'élève dans une rue solitaire et peu tourmentée par les chevaux ; les omnibus l'évitent comme les vaisseaux évitent le détroit de Magellan. Elphège prétextait un coup d'air pris en voyage, et parla au portier de l'hôtel, à travers le foulard rouge qui dérobaient son impossible laideur. L'intelligent portier de l'hôtel Christine, soupçonnant quelque chose sous le foulard, et croyant même avoir affaire à quelque malfaiteur dont le signalement était donné à la police, exigea la suppression du foulard rouge avant de recevoir Elphège comme locataire et de traiter du prix des chambres avec lui. Elphège, au lieu d'obéir, raffermi son mouchoir rouge sur son nez pyramidal.

— Ah ! je savais bien ! dit le portier avec un rire malin, et il montra la porte au malheureux voyageur.

Elphège tenant son porte-manteau d'une main et de l'autre son foulard protecteur, se retira contrarié.

Il ne connaissait dans Paris que l'hôtel Christine, son père y avait logé en 1809, et il l'avait cité mille fois comme un modèle d'hôtel garni.

Au coin de la rue Dauphine, Elphège eut la douleur d'entendre un commissionnaire dire ces terribles paroles à son oreille :

— Tiens ! voilà un républicain qui arbore le drapeau rouge !

— Grand Dieu ! s'écria mentalement le voyageur, quelle imprudence !

Et il mit son drapeau dans sa poche, comme un député ambitieux.

Le flux et le reflux de la rue Dauphine se compose de passants flâtrés qui ne regardent pas le visage des autres. Elphège respira

un instant, jusqu'à l'enseigne des *Deux Magots*, à l'angle du carrefour Buci; mais, ayant commis l'imprudence de s'aventurer dans les solitudes voisines du Luxembourg, il vit éclater sur la face des passants certains airs de mauvais augure, et même des signes de colère humaine, sinistres avant-coureurs d'un orage très-prochain.

Ducray-Duminil, ce doyen des romanciers, en voyant les maux qui désolaient les deux orphelins, Achille et Bénédicte, s'écrie avec une admirable candeur: « *Enfants si bons, si doux, qu'avez-vous donc fait aux hommes?* » Que se serait-il écrié, s'il avait été, comme moi, le témoin des angoisses d'Elphège dans la rue de Vaugirard! Eh! qu'avait-il fait aussi aux hommes, cet Elphège si bon, si doux?

Soyez parricide, faussaire, inventeur de feu grégeois, ami déloyal, amant parjure, empoisonneur adroit, et promenez-vous dans Paris avec une face sereine, des yeux limpides, un nez bien ciselé, deux lèvres roses et un gilet blanc de neige, Paris vous honnera d'un regard bienveillant; soyez Elphège, n'avez connu que le crime innocent d'une impardonnable laideur, et Paris vous préparera, à tous ses coins, des déplaisirs mortels et des tortures sans nom. Il est vrai, pour excuser Paris, qu'Elphège abusait trop de la permission qu'ont les hommes d'être laids.

Chassé de la rue de Vaugirard par de jeunes ouvriers ébénistes qui déjeunaient en plein air, Elphège, tenant toujours son portemanteau et se voilant le plus de hure qu'il pouvait avec sa large main de quadrupède, entra dans le jardin du Luxembourg, et fut salué par un chœur général d'éclats de rire, entonnés par une population de femmes de chambre et de petits enfants. Impossible de se méprendre: toutes les mains allongeaient un doigt sur lui! Elphège, au comble du désespoir, allait se précipiter dans le bassin du Luxembourg; mais il remarqua, tout de suite, un chien de Terre-Neuve qui l'attendait, gueule béante, pour le déchirer en le sauvant. Le suicide fut ajourné.

Il revint sur ses pas, et, traversant la cour du Luxembourg, il descendit rapidement vers la rue Mazarine, qui a le privilège d'être sombre à midi.

En voyant la rivière couler au bas de cette rue, il la trouva plus engageante que le bassin, lequel bassin, d'ailleurs, n'a qu'un demi-pied d'eau, ce qui change en grasse sinécure le poste de chien sauveur, dont les appointements sont payés par la caisse de la chambre des pairs. Elphège, pourtant, soutenu par le faible espoir d'une transfiguration possible, laissa couler la rivière sans troubler le calme de ses eaux, et suivit le quai jusqu'au pont Royal. Le bouquiniste qui a établi dans ces parages une bibliothèque publique à l'usage de ceux qui cherchent longtemps cinq centimes pour traverser le pont du Carrousel, lui suggéra une idée. Il acheta un in-quarto intitulé: *Défense de la bulle Unigenitus*, et il se précipita, tête première, entre les deux battants de ce livre, comme font les myopes quand ils lisent un journal. A la faveur de ce déguisement relié en basane, masque d'occasion, il put traverser le pont Royal sans trop de dangers, en suivant le trottoir et loin des chevaux. Seulement le peuple disait (car le peuple des ponts dit toujours quelque chose, parce qu'il ne craint plus les cabriolets):

— Ce monsieur n'a pas envie de perdre son temps.

— Tiens! ce savant a oublié son livre chez lui.

— Monsieur, prenez garde de me laisser tomber votre journal sur les pieds.

— En voilà un qui se brosse les paupières avec un in-quarto! etc., etc.

Elphège, heureux de se tirer du péril à si bon marché, continua sa route et, à la descente du pont, il faillit se briser sur le château des Tuileries, qu'il ne voyait pas à travers l'épaisseur peu diaphane de son in-quarto. La sentinelle du pavillon de Flore remit Elphège sur la voie publique avec un léger coup de crosse et un geste encore plus dur.

Il longea la terrasse du bord de l'eau, coupa diagonalement cet immense jeu de quilles qu'on appelle la place de la Concorde et se perdit, comme une ombre païenne, dans les quinconces des Champs-Élysées, que M. Colbert, de mythologique mémoire, planta pour amuser les académiciens de son temps.

## V

Les hommes de mauvaise mine que Paris possède dans ses murs pour soulager la province ont choisi les Champs-Élysées pour leur promenade de midi. Un de plus ne pourrait être remarqué, bien que cet un de plus fût, à lui seul, plus effrayant que tous les autres ensemble. Grâce à ce concours d'habitues hideux, qui changeait les Champs-Élysées en vrai Tartare, Elphège respira quelques instants; il surprenait bien, ça et là, des constellations d'yeux fauves qui le regardaient de travers, comme Didon, dans l'Élysée de Virgile, regarde son amant perfide; mais il se faisait tout de suite éclipser par un arbre, et, d'éclipse en éclipse, il arriva au pied de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, à l'autre bout de Paris. Le malheureux était parti de la barrière d'Enfer!

Sur les gazons hospitaliers qui couronnent les hauteurs voisines, Elphège aperçut quelques flâneurs de Chaillot, gens renommés par leurs espiègeries, et qui ont abreuvé de tant de dégoûts les promeneurs altérés, vagabondant sur les bords non fleuris que n'arrose pas la Seine. Cet asile n'était pas sûr. Les préposés de l'octroi eux-mêmes, personnages graves qui attendent à la barrière tout ce qu'on ne leur déclare jamais, désigné-Elphège du bout de leur baguette divinatoire, avec des propos malins, et, le soupçonnant de contrebande, ils le menaçaient de le surprendre en flagrant délit de fraude à son retour. Elphège ne comprit pas cette pantomime douanière et il ne vit dans ces hommes que de nouveaux et implacables ennemis de sa gigantesque laideur.

La nature a vraiment des bizarreries criminelles; il devrait y avoir un tribunal pour venger un homme pur, comme Elphège, de cette marâtre ironique, et la forcer à refaire son œuvre. Hélas! la nature se moque du genre humain, et quand elle veut rire à nos dépens, il faut subir ses injures jusqu'à la mort.

Elphège se lança sur cette allée infinie qui part de l'Arc-de-l'Étoile et semble expirer à la fin du monde. C'est désespérant pour les piétons. Colbert a planté ses arbres éternels du haut de son carrosse doré. « O grand ministre! » disait M. Boisson en parlant de lui; M. Boisson se promenait toujours à cheval!

Notre infortuné piéton arriva, un peu avant le coucher du soleil, sur les bords de la Seine, à Neuilly. L'aspect du site le ramena. Il y avait un pont qui dessinait ses arches dans l'eau verte et calme; il y avait des massifs de peupliers, des kiosques suspendus, des rotondes pleines de sourires, des bosquets d'iris qui folâtraient avec la rivière, des enfants qui jouaient sur les gazons. Tout cela ressemblait au bonheur des autres, et notre Elphège avait un naturel si bon qu'il en ressentit de la joie, tout comme devant sa propriété. Ce bonheur d'emprunt lui donna des symptômes d'appétit. A sa droite, il avisa une maison blanche qui parlait ainsi aux passants, avec les lettres énormes de son enseigne:

*Au rendez-vous des bons enfants, Bellon, dit le Champenois, logé à pied et à cheval. A la renommée des matelottes.*

Cette enseigne fit venir l'eau à la bouche d'Elphège. Il entra, le visage à demi voilé par l'in-quarto, ne risquant ainsi que la moitié de son incommensurable laideur, et déposant son portemanteau sur une table, il appela M. Bellon, et demanda un dîner complet. Quatre plats.

M. Bellon accourut avec une serviette hérissée de plumes de canard, et regardant Elphège par dessus le crâne, il décocha un tendre sourire à une pièce de quarante francs que le voyageur

agitait toujours sur le marbre de la table, comme le tocsin de son appétit.

— Monsieur va être servi à l'instant, dit Bellon, et il sortit pour prendre une serviette vierge de canards.

Qui peut connaître le mécanisme des choses du destin ! Un incident aussi simple devait amener de bien singuliers résultats... *Mais n'anticipons pas sur les événements !* comme dit Ducray-Daminil, notre patron.

MÉRY.

(La suite au prochain numéro).

## LE BONHEUR DU PAUVRE

(SIMPLE RÉCIT.)

Mme de Puys-Ménil, une respectable douairière, avait juré de marier sa fille Hélène, sèche, roide, pauvre relativement, mais fille unique, au baron de Vernes, un millionnaire.

Pour justifier cette ambition extravagante, nous dirons que le baron était un jeune-vieux de trente-deux ans, à peu près chauve, à moitié poitrinaire et, de plus, neveu de la douairière.

Le baron comptait sa tante au nombre des rares malheurs de sa vie. Sans elle, il eût fort bien mené l'existence. Mais elle était sans cesse à lui conseiller d'avoir une conduite plus régulière, pour sa santé d'abord, pour le bonheur d'une femme ensuite. Le baron voyait poindre avec terreur son osseuse cousine au bout de chaque remontrance.

Cependant, Mme de Puys-Ménil obtint un jour de son neveu qu'il irait consulter son médecin, un des doyens de la science. Le baron s'y décida : il se sentait épuisé.

Dans un riche salon, plusieurs personnes attendaient. Le baron prit rang comme les autres.

Il se trouva placé à côté d'un homme en blouse. Cet homme tenait sur ses genoux un enfant chétif qui paraissait âgé de quatre ou cinq ans. Machinalement, l'œil fatigué du baron s'arrêta sur son voisin, dont le costume contrastait avec les dorures du salon. La blouse était propre, mais usée, les gros souliers maculés, le pantalon rapiécé.

L'homme était bien pâle, et l'enfant semblait tout près d'expirer.

Le baron se sentit ému de pitié, car c'était une bonne et généreuse nature.

A ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit; l'homme en blouse se leva et entra avec son enfant.

Reçu à son tour, comme devait l'être un homme de distinction chaudement recommandé par Mme de Puys-Ménil, qui était une des bonnes clientes du docteur, le baron eut d'abord à répondre aux questions qui lui furent adressées. Puis, en lui donnant une ordonnance longue et motivée, le docteur ajouta :

— Je n'ai pas tout dit. Vous ferez bien d'aller en Italie et d'y voyager pendant quelques mois. En un mot, il est essentiel que vous trouviez le moyen d'occuper votre esprit et votre corps d'une façon sérieuse.

— Encore ma tante ! pensa le baron. Ah ! vous allez me parler de mariage ? s'écria-t-il.

Et il se leva.

— Non, dit le docteur, j'ai une bien meilleure idée. Je tiens à guérir mes malades, et surtout à leur apprendre à se guérir eux-mêmes.

— Comment cela ?

— Avez-vous remarqué l'homme qui sort d'ici il n'y a qu'un instant ?

— Ah ! l'homme en blouse, s'écria le baron ; cet homme si pâle, père d'un enfant plus pâle encore ?

— Précisément. Cet homme, un ouvrier, a pour se bien porter

tout ce qui vous manque, et vous possédez tout ce qu'il lui faudrait pour se guérir : allez le voir et peut-être interprétez-vous mieux mes conseils.

Le docteur sourit de son fin sourire et reconduisit le baron jusqu'à la porte de son cabinet.

Le lendemain, qui était un dimanche, M. de Vernes, poussé par la curiosité, se rendit chez l'ouvrier André Lebart.

Il resta stupéfait, en entrant, à l'aspect du misérable intérieur de ce père de famille. Ses yeux, accoutumés au luxe, s'arrêtèrent avec effroi sur les fenêtres dégarnies de rideaux, sur les lits couverts de vêtements usés, sur la corde tendue au milieu de la chambre où séchait le linge de la famille fraîchement savonné, et dont les pièces les plus éloignées du poêle égoutaient encore sur le carreau. Cela lui parut être le comble de la misère. Aussi, dans cette chambre où les buées de la lessive se confondaient avec les odeurs de la cuisine et la fumée du charbon de terre, il fut tout surpris de voir le père presque souriant jouer avec son enfant malade.

Une jeune fille, maigre et mal défendue du froid par une robe courte et des chaussures déchirées, fredonnait en cousant près de la fenêtre.

La femme de l'ouvrier s'avança vers le baron pour lui demander ce qu'il désirait, d'un air aisé qui le déconcerta. Il restait muet et embarrassé devant cette pauvreté si tranquillement subie, quand l'ouvrier le regarda, le reconnut et le nomma.

Ce fut pour le baron un nouveau sujet d'étonnement.

André Lebart s'expliqua aussitôt, en lui disant :

— Mon patron a travaillé pour vous, monsieur le baron, et hier j'ai eu le plaisir de vous reconnaître chez le docteur T...

— Nous sommes alors de vieilles connaissances, dit M. de Vernes en riant. Le docteur m'a parlé de vous. Il prétend que vous m'apprendrez ce que je dois faire pour arriver à me bien porter.

— Ce que je fais très-mal moi-même alors, car je suis toujours souffrant. Il est vrai que je ne puis guère prendre de remèdes.

Le baron ne demanda pas pourquoi ; il eut peur de deviner. Le malheureux Lebart ne devait avoir ni le temps, ni l'argent nécessaires.

— Cependant, dit M. de Vernes, je vous trouve aujourd'hui un grand air de satisfaction.

— Ah ! je n'avais pas si bonne figure hier : c'est ce que vous voulez dire ? J'étais désolé, en effet ; mais aujourd'hui mon petit Adolphe va mieux, et puis je vais passer le reste de la journée en famille, tranquillement ; c'est notre bonheur que d'être réunis le dimanche après le travail de la semaine : n'est-ce pas Antoinette ? dit-il en se tournant vers sa femme.

Elle lui répondit par un sourire et le regarda d'un œil rayonnant.

Dans ce regard, il y avait une expression de joie telle que le baron en fut frappé. Il soupira involontairement et s'écria :

— Comment ! vous trouvez le moyen d'être heureux ainsi ?

Elle dit simplement :

— Nous nous aimons.

Le baron, étourdi par cette franche réponse, garda un moment le silence.

— C'est la vérité, approuva André Lebart, visiblement heureux de la réponse de sa femme.

Nosant, par convenance, l'embrasser devant son visiteur, il donna un chaleureux baiser à l'enfant malade.

Le baron comprit.

Il ne songea pas, pour cela, à combler les vœux de Mme de Puys-Ménil en épousant sa cousine Hélène. Il traduisit autrement les conseils du docteur. Il persuada à André Lebart qu'il voulait tenter une spéculation. Il lui confia une somme qui

parut énorme à l'honnête ouvrier, et s'amusa à surveiller lui-même avec assiduité son exploitation, une belle fabrique de meubles d'art.

Ainsi appuyé et secondé, André Lebart réussit. Le bien-être le sauva, lui et sa famille.

Quant au baron, il avait trouvé moyen de se guérir, en se donnant des occupations et une vie réglée, pour mener à bien l'œuvre de charité intelligente qu'il avait eu la bonne pensée d'entreprendre.

Camille PÉRIER.

## CE QU'IL FAUT SAVOIR

Parmi les femmes qui ont eu l'avantage de recevoir ce qu'on appelle communément « une certaine éducation », — on comprendra que nous ne parlions pas des autres, — combien en est-il qui se puissent flatter de bien connaître leur langue, de la parler et surtout de l'écrire correctement? Combien en est-il, à plus forte raison, qui soient capables de causer même superficiellement sur la littérature, d'effleurer la philosophie et les questions qui s'y rattachent? Chose triste à dire, de ce qu'elles ont pu apprendre en pension, la plupart, dès qu'elles en sont sorties, se souviennent si peu, qu'un enfant de dix ans leur en remontrerait. Ah! si elles savaient tout ce qu'elles perdent d'influence sur l'homme instruit en lui devenant inférieures dans la première et la plus indispensable des connaissances!...

Ces réflexions que nous avons faites plus d'une fois, et que nous nous contentons d'indiquer, nous sont revenues à l'esprit en parcourant un excellent livre, récemment publié (1). C'est un *Cours de littérature* spécialement destiné aux demoiselles, rédigé en vue des examens pour le diplôme supérieur, mais dont toutes les femmes peuvent faire leur profit. L'auteur est une ancienne élève de la Maison de Saint-Denis, Mlle Th. Brismonnier, qui s'est consacrée au professorat. Dans les examens auxquels elle assiste, elle a pu remarquer qu'on ne se borne plus à parler seulement des auteurs classiques et de leurs œuvres.

« On a compris, dit-elle, que l'étude plus approfondie des divers genres littéraires, la connaissance du style, un peu de rhétorique et quelques légères notions de philosophie sont nécessaires pour connaître les beautés de nos grands écrivains. »

S'inspirant de cette observation, Mlle Brismonnier a résumé en un volume ce qu'il importe de savoir, mêlant aux définitions, comme exemples à l'appui, des morceaux pris dans les classiques, anciens et modernes. On voit tout de suite, par la diversité des matières et le choix des extraits, que l'auteur s'est efforcé de faire disparaître l'aridité qui s'attache parfois à ces sortes de livres.

Tel qu'il est, l'ouvrage de Mlle Brismonnier nous a paru de ceux qui méritent qu'on les recommande, et nous croyons que nos lectrices nous sauront gré de le leur avoir signalé.

Robert HYENNE.

## REVUE DES MAGASINS

On ne parle partout, dans le monde de la haute couture, que des galons de la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée d'Antio, 6). Impossible, en effet, de trouver un plus joli choix; voyez plutôt: — Galon en *tresse de laine*, noir et de toutes les couleurs, depuis le plus étroit jusqu'au plus large, dont on se sert à discrétion en ce moment pour orner les costumes de laine. — Galon *chevron*, d'un ton grisaille (noir et blanc), très-proné par une des premières maisons de couture de Paris. — Galon *natté*, en

(1) Un vol. in-18, chez Émile Vaton, boulevard Saint-Germain, 77.

soie toute blanche, ou de n'importe quelle nuance, que l'on peut commander sur échantillon. Ce galon est extrêmement joli et souple. — Enfin, le galon *étincelle* d'or, d'argent ou d'acier, pur ou mélangé de soie, que l'on emploie plus que jamais à garnir les costumes et confections, ainsi que la tunique juive, la vogue du jour.

Les boutons *corozo*, en corne de couleur assortie aux larges tresses, sont, avec les boutons *coquillage*, les plus demandés aujourd'hui, et la *Ville de Lyon* en possède des collections très-complètes. On trouve toujours dans cette maison de premier ordre un choix de ruches et de plissés en organdi, crêpe lisse ou tulle, si élégants toujours et si commodes en voyage; manque-t-on de col un jour, par hasard? vite un plissé vient vous tirer d'embarras.

Au comptoir des voilettes et dentelles, nous recommandons le tulle *poudre de riz*, fort avantageux comme prix; la gaze *canevas*, pour voiles de chapeaux de voyage; les écharpes, voiles et mentonnières, pour chapeaux de ville ou de campagne, en crêpe lisse et blonde, en tulle et dentelle avec bordure brodée, etc.

Enfin, ce qui mérite par-dessus tout d'être signalé aux femmes laborieuses, ce sont les boîtes de mercerie de la *Ville de Lyon*: c'est si commode, en voyage, de trouver réunies toutes les petites provisions de couture! Joignez à cette considération que ces boîtes, si intelligemment composées, sont tout à fait précieuses par la qualité supérieure de leur contenu. Nous citerons en particulier des assortiments de fil anglais, noir ou blanc, en bobines de toutes grosseurs.

— Un des produits les plus recommandables de la maison PINAUD-MEYER est sans contredit le *Lait d'Hébé*. C'est un composé hygiénique qui tonifie la peau sans en irriter les pores, l'imprègne d'un doux parfum et laisse à la surface une légère sensation de fraîcheur. On se lave avec cette eau laiteuse comme avec l'eau naturelle, et peu à peu la peau acquiert une fermeté et un éclat des plus remarquables.

La série des produits de parfumerie au *bouquet d'Ixora* (savons, eaux de toilette, poudres, cold-cream, essence pour le mouchoir) est toujours fort recherchée par les amateurs de douces senteurs. Quelques personnes préfèrent la série des mêmes produits aux violettes de Parme. Ajoutons que toutes deux sont également patronnées, et à très bon droit, par les gens de goût.

Nous devons cependant mentionner un retour assez sensible aux parfums à l'opoponax, dont l'arome pénétrant plaît souvent plus qu'un autre au moment des fortes chaleurs.

Avons-nous besoin de rappeler à nos lectrices le grand succès que la maison Pinaud-Meyer a obtenu avec ces derniers produits, alors que la mode les patronnait aux dépens de tous les autres? Nous ne le pensons pas; personne n'ignore non plus les soins minutieux avec lesquels les différentes compositions de cette maison sont fabriquées et la qualité parfaite de toutes les matières premières qu'on y emploie. Aussi n'insisterons-nous pas davantage, sinon pour rappeler que la *Corbeille fleurie* se trouve boulevard des Italiens, 30.

## SPÉCIALITÉS

A peine l'*Eau Figaro* a-t-elle fait son entrée dans le monde que déjà elle est célèbre! Ses qualités hygiéniques la placent à la tête de tous les produits de son espèce, et les résultats qu'on en obtient sont suffisants pour légitimer la confiance dont elle est l'objet.

L'*Eau Figaro* est une teinture excellente, que la Société d'hygiène française présente au public sans phrases à effet ni promesses trompeuses. Il ne s'agit donc pas ici de procurer un « éternel printemps », ni de faire renaître des racines, etc., etc. L'*Eau Figaro* ne promet qu'une chose: rendre aux cheveux et à la barbe leur couleur naturelle, et elle tient ses promesses.

Si vous avez des cheveux grisonnants, madame, essayez cette eau merveilleuse.

L'*Eau Figaro* n'est pas une teinture spontanée; son effet se produit lentement et le résultat ne devient sensible qu'au bout de quelques jours, ce qui est bien préférable et donne l'assurance de l'innocuité de ce produit. C'est, en effet, toujours aux dépens de l'hygiène que les teintures spontanées; les acides dangereux, le nitrate d'argent, qui entrent dans la composition de ces teintures, en rendent l'action extrêmement dangereuse: à tel point même qu'on en perd quelquefois tous ses cheveux. Le remède, en ce cas, est pire que le mal.

Dépôt de l'*Eau Figaro* à la Société d'hygiène française (M. Vignier gérant), 1, boulevard Bonne-Nouvelle.

M. D'A.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.